

GILDA PIERSANTI

ROUGE ABATTOIR

un hiver meurtrier

roman



LE PASSAGE

À J.-M., pour son indéfectible soutien

Couverture : Julien Levy,
d'après J.-M. Léger, *Caffè Tevere*, collection L. Angelucci, Paris

© Le Passage Paris-New York Editions, 2003

*E in mezzo ai platani di Piazza Testaccio
il vento che cade in tremiti di bufera,
è ben dolce, benché radendo i capellacci*

*e i tufi del Macello, vi si imbeva
di sangue marcio, e per ogni dove
agiti rifiuti e odore di miseria.¹*

Pier Paolo Pasolini, *Le Ceneri di Gramsci*, 1954

1. *Et au milieu des platanes de Piazza Testaccio/le vent qui tombe en frissons de tempête,/est bien doux, mais en rasant pouzzolane/et tufs de l'Abattoir, il s'y imbibe/de sang putride, et remue/déchets partout et odeur de misère.* (trad. G.P.)

**DIMANCHE 26 DÉCEMBRE,
CINQ HEURES DU MATIN**

Un morceau de la troisième victime fut retrouvé le lendemain de Noël devant le kiosque à journaux. Assunta faillit se tordre la cheville pour éviter la main qu'un soupçon de neige décorait comme une branche de sapin. Elle pensa : « Il a neigé toute la nuit... » Puis elle vit la main et poussa un hurlement aigu, amplifié par la lenteur de son raisonnement et le silence du matin.

Il était cinq heures, le cri n'avait duré que quelques secondes. Réveillés, les dormeurs des immeubles entourant la place du marché ouvraient déjà leurs fenêtres. Mais ils n'aperçurent pas Assunta, immobile dans le noir, devant le kiosque fermé. Quand Franco s'approcha, elle ne le reconnut pas. Il venait tout juste d'ouvrir son café, à l'angle de la Via Manuzio et de la Via Mastro Giorgio, il avait entendu le cri au moment de brancher les machines.

– Qu'est-ce qui t'arrive, *cocca bella* ? demanda-t-il d'un ton faussement enjoué.

Assunta ne répondit pas. Debout, devant le kiosque fermé, mains et bras grands ouverts comme à se protéger

d'une attaque, elle regardait Franco sans le voir. Ses grosses bottes, achetées deux jours auparavant au marché de Testaccio, où l'on en avait vendu plus en quelques heures qu'au cours des sept dernières années, s'enfonçaient dans la neige. Son visage, congestionné, restait suspendu entre le rire et la peur. Le rouge du nez était la seule couleur qui n'avait pas fui sa peau, les lèvres et les joues avaient viré au même blanc que l'œil. Le hurlement lui avait enlevé ses forces, qu'elle possédait à revendre. Incapable de réagir, elle demeurait figée devant Franco, qui commençait à s'inquiéter.

Tous les spectateurs invisibles, perchés aux fenêtres ou faisant le guet derrière les persiennes, se taisaient eux aussi. On sentait le poids d'une attente, exaspérée ces derniers jours par les titres des journaux et les appels à la prudence affichés sur tous les murs du quartier. Des flottements de veilleuse se laissaient cueillir dans l'obscurité. Quelqu'un posa la question :

– Qu'est-ce qui se passe ?

Et tous les autres de faire écho :

– Qu'est-ce qui se passe ?

Franco saisit Assunta par les épaules, puis répondit en la poussant vers le café :

– C'est rien ! Recouchez-vous ! Ce n'est qu'Assunta...

Les fenêtres se refermèrent aussi rapidement qu'elles s'étaient ouvertes, même les persiennes furent abandonnées par ceux qui redoutaient le froid ou les regards. Des chuchotements, une injure mâchée à la va-vite, et le silence retomba sur la place déserte.

Assunta n'intéressait pas ses voisins au point de leur faire rater la dernière occasion de se rendormir.

– Ça va mieux ? demanda Franco à la femme, après l'avoir installée dans une chaise, descendue de la pile à côté de la caisse.

Assunta fit signe qu'on lui apporte un café *corretto alla grappa*. Le patron descendit une chaise pour lui aussi, mais il ne l'utilisa qu'après avoir rempli deux tasses qu'ils burent en silence.

– J'ai dû rêver, dit-elle. Peu à peu les couleurs revenaient sur ses joues. Ça doit être l'*abbacchio* d'hier soir ou la *lasagna*, ou peut-être c'est la faute au *torrone* et aux figes séchées, si c'est pas le *castagnaccio* et le *pan giallo*...

– T'as avalé tout ça ?

– Nous avons joué aux cartes jusqu'à trois heures du matin, fallait bien quelque chose pour tenir... Puis le temps de ranger, je me suis dit que je ferais mieux d'aller ouvrir ma boutique.

– Y a pas de journaux, aujourd'hui... Et puis c'est dimanche, y a pas de marché non plus !

– Justement ! Je voulais faire ce que j'ai jamais le temps de faire, ces factures du distributeur qui me sont revenues après que Nando a voulu s'en occuper...

– Celui-là alors... Toujours pareil ?

– Toujours ! Même que ça s'empire... Elle veut plus le lâcher, la salope... Son père en était malade, hier, il l'a emmenée à la maison pour le repas de Noël ! J'étais pas encore rentrée, ils sont arrivés tous les deux, ma fille était déjà là avec les petites...

Des larmes perlèrent les cils qu'elle avait longs, cela lui fit quelque chose, à Franco, de la voir ainsi souffrir. Assunta lui plaisait et plusieurs fois il s'était plu à imaginer comment ils pourraient mieux se connaître, un de ces matins d'avant l'aube, derrière la porte du couloir qui menait à l'arrière-boutique.

– Donne-moi un remontant, s'il te plaît..., insista-t-elle.

– Mais je viens de t'en donner un !

– J'en ai besoin, tu sais pas ce que j'ai vu là-bas, tout à l'heure, j'ai dû avoir une hallucination...

– Qu'est-ce que t'as vu, la Madone ? rigola Franco en lui prenant les mains qu'elle gardait serrées l'une contre l'autre sur sa jupe.

Assunta se laissa faire, mais elle n'oublia pas le petit verre que Franco fut obligé d'aller lui chercher. Elle posa un index sur ses lèvres, glissa les mains sur ses cheveux, les renoua derrière la nuque en un chignon vite accroché. Franco alluma une cigarette.

– J'ai vu une main sortir de la neige tout près du kiosque.

– Une main ? Comment ça, une main ?

– Une main, que je te dis ! Elle était posée là, par terre, à cinquante centimètres de mes bottes, avec de petits flocons sur les doigts. Il a neigé toute la nuit...

– Au moins jusqu'à trois heures du matin... dit Franco.

– C'est ça... Et la main était là, nue, je veux dire sans neige dessus, juste de petits flocons ! Je me demande où est le reste...

– Quel reste ?

– Mais le corps, voyons ! Une main, ça va avec un corps !

– Quel corps ?

Franco reprit son souffle :

– Y avait pas de corps à côté du kiosque, et pas de main non plus ! Écoute, mon petit ! Je t'ai entendue crier, je suis venu te chercher, et je te jure sur la tête de mes enfants qu'il n'y avait personne là-bas. Personne, t'entends ? Ni main ni corps, rien que toi devant le kiosque, toute retournée comme si t'avais vu le diable !

– J'ai vu une main dans la neige, que je te dis ! Et le corps devait y être aussi... Une main, ça se balade pas toute seule, elle était quand même pas arrachée, cette main !

Le tremblement des doigts l'empêcha de prendre une cigarette du paquet sur la table. Franco lui en alluma une, la dévisagea, puis la lui posa entre les lèvres.

– Je suis pas saoule ! grommela Assunta.

Franco sortit une deuxième cigarette du paquet, l'alluma. « Je suis pas saoule. » Rien n'était moins sûr. Si elle avait bu la veille au rythme du petit matin, sans même compter le manque de sommeil, il y avait de quoi voir la Madone en personne et pas simplement une main dans la neige.

– Je te jure, s'écria Assunta en serrant les doigts boudinés du patron. J'ai l'habitude de boire un petit verre de temps en temps, ça, c'est vrai, mais je garde la tête froide ! C'est pas la première fois qu'il m'arrive de

pousser le bouchon... Ça m'a jamais empêchée d'enfiler mes phrases ni de tenir ma boutique ! Cette main, je l'ai vue comme je te vois, faut me croire !

Elle s'était levée et se tenait debout, les bras croisés sous la poitrine. Le nez du patron, resté assis, se retrouva à hauteur de ses seins. Que ne pouvait-il y cacher sa tête et oublier cette main de malheur ! Il allait oser un geste quand Assunta s'exclama :

– Une main, que je te dis ! Tu veux pas me croire ? Viens avec moi, alors, je vais te la montrer, cette foutue main ! Tu vas voir si j'ai eu une hallucination !

Elle lui prit le bras, il posa sa cigarette sur le cendrier et la suivit.

**DIMANCHE 26 DÉCEMBRE,
MATIN**

À sept heures du matin, la place du marché était cernée par des barrages de police, personne ne pouvait plus y entrer, à l'exception des résidents. Puisque c'était dimanche, et jour férié de surcroît, le jour de la Saint-Étienne, cela ne causait pas trop de gêne, tout au moins au début. Mais le commissaire D'Innocenzo n'était pas rassuré. Ça changerait, à coup sûr, aux alentours de midi, lorsque la nouvelle du troisième meurtre s'étant répandue dans le quartier, la petite foule de curieux viendrait grossir le mouvement des familles se rendant les unes chez les autres achever les agapes de Noël. Ce qui l'agaçait à l'extrême.

Il s'attendait, bien sûr, à ce nouveau meurtre, et il n'était pas le seul, mais il avait nourri l'espoir que les fêtes ne seraient pas arrosées du sang d'une nouvelle victime. La police en état d'alerte, le quartier sous contrôle, il y avait de quoi manger sa dinde sans s'étrangler de peur. Mais l'autre ne l'entendait pas ainsi et avait voulu clore l'année à sa manière.

« L'autre » n'avait ni nom ni visage dans les pensées du commissaire D'Innocenzo, qui travaillait à la Brigade criminelle depuis bientôt dix ans et avait connu la une des journaux avec la fin des grandes vacances. L'événement à l'origine de cette publicité non souhaitée était de ceux qui marquent l'histoire policière d'une ville : sans mobile apparent, une jeune fille tranquille habitant la capitale avait été retrouvée égorgée dans le très branché et très populaire quartier de Testaccio. L'enquête avait débuté avec frénésie, la police avait ratisé large, mais après avoir interrogé une centaine de personnes, elle n'avait pu en retenir aucune, même pas pour une garde à vue. Resté libre d'agir, le meurtrier ne s'en était pas privé : un mois après le premier meurtre, une deuxième jeune fille avait été retrouvée égorgée, dans le même quartier, dans des circonstances analogues.

On avait commencé, alors, à évoquer les agissements d'un tueur en série, malgré l'œuvre de dissuasion de la police qui avançait l'hypothèse d'un crime passionnel. Non seulement les deux victimes se connaissaient mais elles partageaient le même appartement. Physiquement, elles étaient on ne peut plus différentes sans que l'on pût définir exactement en quoi cette différence consistait. Car la description de l'une aurait pu être celle de l'autre, et pourtant la deuxième victime était aussi dépourvue d'attraits qu'en débordait la première. Blondes l'une comme l'autre, cheveux longs, raie au milieu, visage effilé et minijupes en abondance dans le placard, jamais deux personnes ayant

autant de traits en commun n'avaient été plus dissemblables. Leur différence ainsi que leur amitié faisaient jaser le quartier qui les avait surnommées « le jour et la nuit ».

Le jour et la nuit étaient inséparables et leur attachement ne connut pas de nuages au cours des deux années qu'elles vécurent ensemble. Dans cette unité qu'elles formaient aux yeux de ceux qui les connaissaient, trouvait appui l'hypothèse du tueur en série, hypothèse que semblaient chérir les Romains. Avec ce goût qu'affinent les journaux et la télévision, ils la préféraient à celle du crime passionnel ; au deuxième meurtre, les habitants de la capitale se renvoyaient la peur comme une boule de neige qui ne cessait de grossir.

Peu à peu, les rues de Testaccio s'étaient vidées, le soir, à l'exception des alentours du théâtre et de l'unique cinéma, logé dans une aile d'un ancien oratoire désaffecté appartenant au Vatican. Les propriétaires des restaurants, qui connaissaient de belles années depuis que le quartier était devenu à la mode, commencèrent à se plaindre de la chute des affaires. Ils finirent par s'associer et engagèrent un groupe de jeunes gens déterminés qui, à tour de rôle, surveillaient les rues vingt-quatre heures sur vingt-quatre à grand renfort de chaînes, matraques et chiens méchants. La police tolérait. Que pouvait-elle faire d'autre ? Avait-elle assez d'effectifs pour mettre un homme à chaque coin de rue ? Sans compter, pensait le commissaire, que cette vigilance trop affichée, loin de faire reculer

la peur, la répandait progressivement dans la ville tout entière.

On avait parlé d'automne sanglant, on parla bientôt d'hiver meurtrier. Si ça continuait, les saisons restantes allaient toutes y passer en agrémentant, elles aussi, les titres des journaux de leur sinistre florilège. Le temps n'arrangeait rien aux choses. Le troisième meurtre tombait, comme la neige, au beau milieu des fêtes, entre Noël et jour de l'an.

« L'autre » n'avait ni nom ni visage, mais n'en dominait pas moins les pensées du commissaire. Au fil des jours et des nuits qu'il terminait affalé sur le fauteuil de son bureau, « l'autre » s'était forgé une silhouette qui lui était devenue familière. L'autre, son fantôme, l'adversaire dont l'ombre mouvante se glissait parfois, par inadvertance, sur tel passant ou tel témoin trop discret. Il le retrouvait à l'angle des rues, dans la pièce étroite de nombreux interrogatoires, et jusque chez ces pauvres gens frappés par la disgrâce, qui se voyaient obligés de subir en prime l'invasion de leur vie privée par des enquêteurs et des journalistes difficilement rassasiés.

« Un tueur en série terrorise Rome », titraient quotidiens et hebdomadaires. « Nous ne sommes pas aux États-Unis ! » avait répondu D'Innocenzo aux journalistes. « Rome n'est pas Los Angeles ! » Il l'avait encore déclaré, haut et fort, deux jours avant Noël, à cette émission sur les actualités. Le journaliste lui avait demandé s'il fallait s'attendre à un nouveau meurtre pendant la période des fêtes, et si la police était déjà

sur une piste. D'Innocenzo n'avait pas l'habitude des journalistes. Celui qui l'avait invité s'appelait Merisi, n'avait pas trente ans et son émission était diffusée une fois par semaine, après vingt-trois heures. Le commissaire s'y était pris comme un pied. Il était loin d'imaginer, ce soir-là, avant-veille de Noël, que l'émission aurait autant de spectateurs. C'était sans compter sur les proportions qu'avait prises l'affaire dans l'opinion publique : l'émission fit le score d'audience le plus élevé de la soirée.

Le lendemain de bonne heure, D'Innocenzo avait reçu l'appel du chef, le *vicequestore* Caciolli, qui supervisait l'affaire de Testaccio. Le D^r Caciolli, qui avait lui-même reçu l'appel du substitut du procureur, le juge Lauretti, lui annonça sans façon qu'il allait mettre sur l'enquête l'inspecteur principal De Luca, aux ordres du commissaire bien évidemment. « Elle est jeune, elle est futée, tu verras, ça te changera de Genovese et de Casentini ! Lauretti ne jure que par elle ! » avait-il ajouté de ce ton qui n'attend pas de réplique. D'Innocenzo n'avait pas fait de commentaires, mais il n'en pensait pas moins. Il n'aimait pas les changements, et ceux décidés par ses supérieurs encore moins que les autres.

Il avait ses habitudes, les inspecteurs Genovese et Casentini le connaissaient, savaient à chaque instant ce qu'il attendait d'eux, ils n'avaient pas besoin d'explications. Ce ne serait pas la même chose avec un nouveau, qui de plus serait une nouvelle !

« Encore une femme, pensa-t-il en pénétrant dans le café de Franco Rinaldi, elles sont partout en cette fin

de siècle, et ce n'est pas le sang qui les arrête. On dit même, dans la police, qu'elles ont plus de couilles que les hommes ! » Peut-être bien, il n'était pas contre les femmes, lui, quoiqu'on raconte sur son compte. Seulement, voilà, les femmes demandent toujours des explications, c'est leur soif. Les mots, ça ne leur suffit jamais, et si on leur en donne un petit peu, elles en redemandent. On finit toujours, alors, par en lâcher un de trop.

Les femmes, il ne savait pas travailler avec, le commissaire.

La veille de Noël n'étant pas un jour où bousculer les choses, le *vicequestore* avait décidé d'attendre la fin des festivités pour rendre opérationnelle sa décision. D'Innocenzo en fut soulagé, il trouverait bien quelque chose d'ici là pour convaincre Cacioli qu'il pouvait continuer à mener l'enquête tout seul, sans aide supplémentaire. Évidemment, il n'avait pas prévu un troisième meurtre à aussi courte échéance. Désormais, il serait difficile de se passer de celle qu'on surnommait « la tigresse des Abruzzes ».

L'inspecteur principal Mariella De Luca s'était forgé une réputation de flic méticuleux jusqu'à l'obsession et courageux jusqu'à la témérité. Depuis l'affaire du Parc national des Abruzzes, qui avait déferlé comme les orages sur la fin de l'été 1995, cette réputation s'était imposée aux hommes de la police. Âgée de vingt-neuf ans à l'époque, la jeune femme du commissariat de L'Aquila avait déniché toute seule, dans la mesure où il se cachait, le voleur et meurtrier de deux touristes

françaises en randonnée. Son coéquipier, qui protégeait ses arrières, l'avait vue viser l'homme de la fenêtre et lui placer une balle en plein cœur au moment même où il allait tirer, semble-t-il, avec le revolver qui avait déjà tué les deux Françaises. On en trouvait toujours un, dans la police comme ailleurs, pour insinuer que le revolver en question n'avait pas eu le temps de quitter la table où il était posé, ce soir-là, à côté de l'assiette à moitié vide du meurtrier en train de dîner. Il y avait même eu enquête à cet égard, mais rien n'avait été retenu contre l'inspecteur principal, son coéquipier ayant confirmé le danger qui les menaçait. Pour leur brillante action ils furent décorés tous les deux quelques semaines plus tard.

Il ne dormait plus, le commissaire, depuis que la première victime avait été retrouvée égorgée sur le Lungotevere Aventino, à cinq heures et demie du matin. À chaque nouvelle affaire son insomnie se faisait plus tenace. Mais ce meurtre avait de quoi tenir éveillés les esprits les plus sereins, et c'est peu dire que le commissaire n'était pas de ceux-là. C'était la fin du mois de septembre, un mois idéal, de ceux qui font rêver les touristes et n'étonnent plus les Romains, chaud et frais en même temps, fin d'été et annonce d'automne. Un de ces mois qui ne bousculent pas les saisons, où le travail a tendance à se faire routinier dans les commissariats de quartier : menues affaires de drogue, petits truands à ne pas lâcher, quelques déchaînés à poursuivre et à tabasser, éventuellement,

de manière discrète, à l'intérieur des bureaux, histoire de leur rappeler de quel côté se tient la loi. Des meurtres, ça, il en avait connu, le commissaire, mais pas du même genre que ceux qui défrayaient la chronique depuis trois mois : des meurtres accidentels, intéressés, passionnels, voire sexuels, jamais gratuits.

Mais était-il gratuit le meurtre de la première jeune fille, le 21 septembre dernier ? (« Di Rienzo Lucia, vingt et un ans, fille d'Oreste et de Moltoni Maddalena, étudiante, retrouvée la gorge ouverte à cinq heures et demie du matin sur le Lungotevere Aventino, près de la Piazza dell'Emporio. ») Était-il gratuit le meurtre de la deuxième jeune fille, au début du mois de novembre dernier ? (« Del Brocco Caterina, vingt-trois ans, fille de Mario et de Gaggiano Tilde, étudiante, retrouvée égorgée, à trois heures moins le quart du matin, le 2 novembre, Via Caio Cestio, non loin du cimetière des Anglais. ») Ils étaient nombreux à le croire, les journaux l'écrivaient sans relâche depuis trois mois : « Pas de mobile : le meurtrier tue pour son plaisir, il est insaisissable ! » Ce qu'avait répété le journaliste Merisi tout au long de son émission, le 23 décembre : « Puisqu'il prend son pied, il tuera encore ! » À croire, s'était emporté le commissaire, qu'il en voulait absolument, d'un tueur en série pour la ville de Rome ! Dans l'éditorial du journal le plus lu du pays, on avait même appris que « Rome ne connaissait pas jusqu'à présent l'angoisse du visage anonyme qui sera demain celui de notre assassin, le frisson du passant qui nous frôle et qui pourrait nous tuer, cette peur consubstantielle à la

modernité que communique, par exemple, une ville comme Los Angeles ».

Était-elle gratuite cette main couchée dans la neige et arrachée à un corps dont on ignorait encore l'identité ? Affalé sur la chaise du café de Franco Rinaldi, le commissaire ne semblait pas prêter attention à la femme assise en face de lui. Pourtant, elle n'était pas du genre à passer inaperçue avec son pull-over moulant d'angora rouge.

On avait trimballé Assunta du café au kiosque, puis du kiosque au café, elle avait répondu aux deux policiers qui répétaient ses réponses pour lui poser de nouveau les mêmes questions. Elle avait été polie, patiente, parfaite. Pourquoi la gardaient-ils ? Elle n'avait pas pu ouvrir son kiosque, son mari devait roupiller encore sur le canapé et Nando... Oh, Nando, que de soucis pour elle !

Où était donc passé ce corps amputé d'une main ? s'interrogeait le commissaire en traçant des lettres sur un carnet à petits carreaux. Il avait une écriture d'écolier appliqué, ronde, grosse et lente, qu'expliquaient sa myopie précoce et son habitude de réfléchir le stylo à la main. Il avait ordonné à Casentini de reprendre depuis le début l'interrogatoire du patron, « mais à côté s'il vous plaît, pas au milieu de tout ce monde ». Il n'avait pas l'air dans son assiette l'inspecteur Casentini, ce matin ; ça n'avait pas dû lui plaire de s'arracher à sa famille, un lendemain de Noël, surtout qu'il avait bossé la veille jusque tard le soir, tandis que sa femme l'attendait chez ses beaux-parents, avec leur nourrisson dans les bras.